



Direction **Jacques Nichet / Jean Lebeau**

METAMORPHOSES

DOSSIER DE PRESSE

On n'est pas seul dans sa peau...

Mise en scène **Julie Bérès**

Cie Les Cambrioleurs

REPRESENTATIONS	Ma 12, Me 13, Je 14, Ve 15, Sam 16 décembre 2006 Petit théâtre
-----------------	---

CONTACT PRESSE	Brigitte Carette 05 34 45 05 20 b.carette@tnt-cite.com
CONTACT SCOLAIRES	Philippe Rochefort 05 34 45 05 24 p.rochefort@tnt-cite.com



RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

LIEU DES REPRESENTATIONS

TNT
Petit théâtre

DATES DES REPRESENTATIONS

MA 12, ME 13, JE 14,
VE 15, SA 16 DECEMBRE 2006

HORAIRES DES REPRESENTATIONS

20h00 : Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi

TARIFS	EURO
Plein	20€
Abonnés	5 à 15€
Kiosque	8 €

Le Tarif kiosque s'applique le jour même de la représentation dans la limite des places disponibles.
Il est réservé aux jeunes de moins de 26 ans et aux demandeurs d'emploi.

ACCUEIL ET LOCATION

TNT-Théâtre de la Cité

1 rue Pierre Baudis – BP 50 919

31009 Toulouse Cedex 6

du mardi au samedi de 13h 00 à 19h 00

T 05 34 45 05 05

du mardi au samedi de 10h à 13h et de 16h 00 à 19h 00

accueiltnt@tnt-cite.com



On n'est pas seul dans sa peau...

Mise en scène **Julie Bérès**

Cie Les Cambrioleurs

Interprété et créé par

Nadine Berland

Clémence Coconnier

Lucas Manganelli

Delphine Simon

Nicolas Sotnikoff

scénario **Elsa Dourdet, Julie Bérès** collaboration à la dramaturgie **Julien Fisera**
création sonore **David Segalen** création vidéo **Christian Archangeau** création
lumière **Sylvie Garot** scénographie **Mathias Baudry** assisté de **Camille Riquier**
costumes **Aurore Thibout** construction marionnettes **David Girondin-Moab**
construction décor **La Machinerie** et **Eric Andriant** perruques **Catherine Saint-Sever**
régie générale **André Néri** et **Serge Richard** régie son **Jean-François Thomelin**
régie lumière **Raphaël Vincent** et **Léandre Garcia Lamolla** régie vidéo
Raphaël Vincent direction de production, diffusion **Emmanuel Magis / Les Petits Ruisseaux**

Plasticienne **Juliette Barbier** Travail sur le corps **Samuel Lefevre** Travail sur
l'objet et la marionnette **Julika Mayer** et **Cyril Bourgeois**

Film / Maison de retraite **Christian Archangeau Julie Bérès, Elsa Dourdet,**
Caroline Maire, Pascal Lagriffoul, Pascal Torbey

Composition musicale de Please baby **Frédéric** et **Nicolas**

Gastard arrangements **Bahini Benedicte** (batterie)

Production **compagnie Les Cambrioleurs**

Coproduction **Le Parc de la Villette–Résidences d'artistes 2005,**

L'Espace des Arts, Scène nationale de Chalon sur-Saône,

Le Théâtre de la Madeleine, Scène conventionnée de Troyes,

Le Carreau, Scène nationale de Forbach et de l'Est Mozellan,

Atelier du Rhin Centre Dramatique Régional d'Alsace,

Théâtre Romain Rolland, Scène conventionnée de Villejuif,

Groupe des 20 Théâtres en Ile-de-France.

Arcadi (Action Régionale pour la création artistique et la diffusion en Ile-de-France)

Durée du spectacle : **1h30** environ



JULIE BERES

Née en 1972, Julie Bérés, après avoir passé son enfance en Afrique, commence le théâtre avec Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil. Elle est admise au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en 1997. Comme comédienne, elle joue sous la direction de Stuart Seide, Jacques Lassalle, Philippe Adrien, Jean-François Peyret, Jean-Yves Ruf... Elle danse sous la direction de Josef Nadj et de Patrick Ledouaré.

En 2001, Julie Bérés fonde la compagnie « Les Cambrioleurs » et signe sa première mise en scène *Poudre !* au Théâtre national de Chaillot à Paris. En 2003, au Théâtre Paris-Villette, elle crée *Ou le lapin me tuera...* puis *e muet* en 2004 au Théâtre national de Chaillot. En mars 2006, au sein d'un collectif de metteurs en scène (Alexis Fichet, Annie Lucas, Madeleine Louarn, Charlie Windelschmidt), elle crée *Grand-Mère Quéquette* de Christian Prigent, au CDDB-Théâtre de Lorient. Actuellement, dans les arts du cirque, elle est collaboratrice artistique de Boris Gibe (lauréat Jeune Talent Cirque) pour la création du *Phare* à Antony.



ENTRETIEN AVEC JULIE BERES

Comment êtes-vous devenue metteur en scène ?

Je me destinais à des études de philosophie et c'est ma rencontre avec Ariane Mnouchkine qui a tout changé. J'ai ensuite choisi de faire le Conservatoire national de Paris. J'y ai beaucoup appris l'amour des textes et à honorer la langue. Mais je trouvais parfois cette formation trop individualiste et le travail de plateau trop peu physique. Pour moi, le théâtre devait être une aventure collective. A l'époque, j'étais troublée par des artistes comme Josef Nadj, Meg Stuart ou Alain Platel. Ils avaient la capacité de raconter une histoire, de créer du sens, mais surtout de réinventer le théâtre, de le ré-enchanter. Mes premières expériences de comédienne ont été décisives grâce à deux rencontres importantes : Jean-Yves Ruf qui m'a appris à désacraliser le rapport au texte et Jean-François Peyret le rapport au comédien. Avec eux, je me suis rendue compte que ce qui m'intéressait était l'acteur-créateur et non plus l'acteur-interprète. Assez vite, j'ai eu envie de faire de la mise en scène. Mettre en scène apporte une sensation de grande liberté, celle de ne plus être dépendante du désir de l'autre et celle de repenser le monde. Pour chaque spectacle, il faut se nourrir, observer le monde. Essayer de le comprendre. Le théâtre est une tribune.

De quoi parle *On n'est pas seul dans sa peau* ?

C'est une invitation au voyage intérieur d'une femme âgée. Elle est en fin de parcours, vit seule et a des troubles de mémoire. Elle se tourne vers son passé, le revisite, entre en dialogue avec elle-même, fouille son imaginaire, voyage avec les fantômes de sa vie. Le scénario est fait de fragments de souvenirs, sans qu'ils soient nécessairement reliés entre eux de manière rationnelle ou chronologique. Cette structure en puzzle entre en résonance avec le fonctionnement d'une mémoire vieillissante, où les strates de temps se mélangent, s'entremêlent, se déstructurent, se distordent, se recomposent et réinventer le rapport à sa propre existence et au monde. Trois interprètes donnent vie à Rose à trois âges de sa vie : l'enfance, la maturité et la vieillesse.

Quelle est la place réservée au réel dans votre construction ?

La construction de la pièce est inspirée des rencontres et des discussions que nous avons pu avoir dans la maison de retraite où nous nous sommes immergés pendant plus d'un mois. Nous y avons partagé le quotidien des résidents et recueilli leurs paroles. C'est à partir de cette matière brute, de ces témoignages que nous avons constitué le dialogue intérieur de Rose. Jeanne, Germaine, Marie et surtout Rosa ont été des rencontres fondamentales ; nous avons cherché à restituer leur langage, nombre de répliques leur sont empruntées.



Vous avez pourtant choisi de mettre en scène un personnage qui n'a rien à voir avec les résidentes rencontrées ?

Nous avons en effet choisi assez vite de ne pas mettre en scène un archétype de personne âgée, du type « Mamie Nova », mais de parler d'une femme au parcours de vie complexe, riche, chaotique, celui d'une chanteuse de rock. On oublie trop souvent que le vieux, avant d'avoir été vieux a pu être jeune, plus libre, plus fou que nous. J'avais aussi envie de rendre hommage au rock. J'ai 35 ans et ce n'est pas facile d'appartenir à la bof-génération. On n'est plus très rockeur aujourd'hui...

Dans *Poudre*, vous traitiez de l'identité, dans *e-muet*, du coma. Ici de la perte de mémoire. Qu'est-ce qui vous pousse à traiter de sujets graves peu abordés au théâtre ?

C'est vrai que les thématiques de l'identité, de la mémoire et de l'inconscient, de ce quelque chose qui travaille en nous, traversent tous mes spectacles. Dans *e-muet*, j'abordais déjà la mémoire, mais à partir de l'expérience du coma, ce fameux film intérieur qui défile par bribes dans nos têtes, ce puzzle mental fait de temps entremêlés, de déconstructions, de merveilleux et d'horreur. J'ai toujours été fascinée par la mémoire. Elle est infinie, troublante, elle est faite de tout ce que l'on refoule, tout ce que l'on nie. On la met de côté, on croit en être débarrassé et puis elle ressurgit. Après *e-muet*, j'avais le sentiment de ne pas en avoir fini avec la question de l'identité notamment avec la mémoire vieillissante. J'étais tenaillée par cette question : Est-ce que perdre la mémoire, c'est perdre son identité ?

Propos recueillis par Sonia Moumen, octobre 2006 (extraits)



LA PRESSE

Extrait de **MOUVEMENT** (29 NOVEMBRE 2006)

On n'est pas seul dans sa peau, le dernier spectacle de Julie Bérès que j'ai vu à la Comédie de Reims, (le dernier spectacle, parce qu'il y en a d'autres avant : *Poudre* (THEATRE NATIONAL DE CHAILLOT 2001), *Ou le lapin me tuera* (THEATRE PARIS-VILLETTE 2003), *e muet* (THEATRE NATIONAL DE CHAILLOT 2004) , Cette création nous parle entre autre de la vieillesse, de la perte de la mémoire et de la solitude. Vous parlez d'un sujet de spectacle ! Julie Bérès explique avoir rencontré des sociologues et gériatres pour préparer ce spectacle et avoir pris le temps, avec une scénariste, Elsa Dourdet, d'une « période d'immersion d'un mois réalisé en maison de retraite ». « J'avais besoin d'être confrontée au réel », ajoute t-elle ; « c'est seulement ensuite que nous avons pu imaginer un scénario". Pour autant, *On n'est pas seul dans sa peau* n'est en rien du « théâtre documentaire », et c'est précisément ce qui en fait tout son *charme* : comment cette *confrontation au réel* est-elle devenue une forme poétique, autrement dire une *errance intérieure* dans laquelle nous entraînent ce collectif artistique et ces comédiens tous admirables ? C'est une vraie écriture de scène, serrée sur un propos et à la fois polyphonique, où la narration s'éclate sans jamais se perdre, tissée de voix, d'images et de sons qui résonnent formidablement les uns avec les autres. On aimerait ne pas trop dévoiler ce qui se passe, ne pas raconter. Disons, pour faire vite, qu'une femme au faite de sa vie (et juchée, aussi, dans l'exiguïté d'un étage pentu) navigue seule et à vue (malgré une sale cataracte) entre les quatre murs de son quotidien dénudé : sortir ou pas chercher ses médicaments, se coiffer ou pas, se demander si c'est mercredi ou jeudi, attendre la visite du fils (« mon petit coco »), passer l'aspirateur, etc. Mais aussi, prenant la tangente de ses souvenirs (par exemple, une robe en strass et paillettes du temps qu'elle était jeune et chanteuse de rock : tout le monde a été jeune avant d'être vieux). **Dans son nouveau spectacle, Julie Bérès met en scène, avec un tact affûté et une poésie toute en jeux de plans, les vertiges du vieillissement. Eminemment poétique et justement politique.** C'est une vraie écriture de scène, serrée sur un propos et à la fois polyphonique, où la narration s'éclate sans jamais se perdre, tissée de voix, d'images et de sons qui résonnent formidablement les uns avec les autres. Plan sur plan, les différents âges de la vie s'engendrent et se répondent, bonheurs et déboires entrelacés. Mais aussi de la jouissance dont il reste quelque chose sous la peau flétrie. Et tout ceci est amené par **des jeux d'images fugaces -des réminiscences-, et par un formidable travail de voix, tantôt nues, tantôt sonorisées,**



assourdies, éloignées, ou parfois presque hurlantes /.../. Tout le spectacle est conçu **comme un miroir qui, en reflétant tout ce dont il a pu être le témoin, renverserait et étalerait les perspectives**, les organisant à sa guise /.../ On l'a compris, ***On n'est pas seul dans sa peau* est un spectacle politique, qui touche juste.** Car questionner le *devenir vieux* de notre société, c'est questionner les mémoires individuelles et collectives qui se façonnent aujourd'hui, et de comment ça se fabrique et ça se cultive, une mémoire.

JEAN-MARC ADOLPHE